

VC
28

VC
23

V
Cat.
29

Contient

Les Heures claires

Les Heures d'après-midi

Epreuves d'imprimerie pour
l'édition du Mercure de France

1909

V
23

V
Cal.
29



Contient
Les Heures claires
Les Heures d'après-midi

Epreuves d'imprimerie pour
l'édition du Mercure de France
1909

1

*avant de
belle pays*

LES HEURES CLAIRES

I

O la splendeur de notre joie
Tissée en or dans l'air de soie!

Voici la maison douce et son pignon léger,
Et le jardin et le verger.

Voici le banc, sous les pommiers
D'où s'effeuille le printemps blanc,
A pétales frôlants et lents.

Voici des vols de lumineux ramiers
Planant, ainsi que des présages,
Dans le ciel clair du paysage.

Voici, pareils à des baisers tombés sur terre
De la bouche du frêle azur,
Deux bleus étangs simples et purs,
Bordés naïvement de fleurs involontaires.

O la splendeur de notre joie et de nous-mêmes,
En ce jardin où nous vivons de nos emlèmes!

Aucun abri ne vaut le clair verger,
Ni la maison au toit léger,
Ni ce jardin, où le ciel trame
Un climat cher à nos deux âmes.

102

quand il ne est

belle pays

II

Quoique nous le voyions fleurir devant nos yeux
Ce jardin clair où nous passons silencieux,
C'est plus encor en nous que se féconde
Le plus joyeux et doux jardin du monde.



Car nous vivons toutes les fleurs,
Toutes les herbes, toutes les palmes
En nos rires et en nos pleurs
De bonheur pur et calme.

Car nous vivons toutes les transparences
De l'étang bleu qui reflète l'exubérance
Des roses d'or et des grands lys vermeils,
Bouches et lèvres de soleil.

Car nous vivons toute la joie
Dardée en cris de fête et de printemps,
En nos aveux, où se étoient
Les mots fervents et exaltants.

Oh! dis, c'est bien en nous que se féconde
Le plus joyeux et doux jardin du monde.

tranquille

III

Ce chapiteau barbare, où des monstres se tordent,
Soudés entre eux, à coups de griffes et de dents,
En un tumulte fou de sang, de cris ardents,
De blessures et de gueules qui s'entre-mordent,
C'était moi-même, avant que tu fusses la mienne,

O toi la neuve, ô toi l'ancienne!
Qui vins à moi, du fond de ton éternité
Avec, entre les mains, l'ardeur et la bonté.

Je sens en toi les mêmes choses très profondes
Qu'en moi-même dormir
Et notre soif de souvenir

Boire l'écho, où nos passés se correspondent.
Nos yeux ont dû pleurer aux mêmes heures
Sans le savoir, pendant l'enfance;

#

3

Avoir mêmes effrois, mêmes bonheurs,
Mêmes éclairs de confiance;
Car je te suis lié par l'inconnu
Qui me fixait, jadis, au fond des avenues
Par où passait ma vie aventurière ;
Et, certes, si j'avais regardé mieux,
J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux
Depuis longtemps, en ses paupières.

IV

Le ciel en nuit s'est déplié.
Et la lune semble veiller
Sur le silence endormi. #
Tout est si pur et clair,
Tout est si pur et si pâle dans l'air.
Et sur les lacs du paysage ami,
Qu'elle angoisse, la goutte d'eau
Qui tombe d'un roseau
Et tinte, et puis se tait dans l'eau.

Mais j'ai tes mains entre les miennes
Et tes yeux sûrs, qui me retiennent,
De leurs ferveurs, si doucement ;
Et je te sens si bien en paix de toute chose
Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte,
Ne troublera, fût-ce un moment,
La confiance sainte
Qui dort en nous comme un enfant repose.

V

Chaque heure, où je ~~peux~~ pense à ta bonté / Songe
Si simplement profonde,
Je me confonds en prières vers toi.

Je suis venu si tard
Vers la douceur de ton regard
Et de si loin, vers tes deux mains tendues,
Tranquillement, par à travers les étendues!
J'avais en moi tant de rouille tenace
Qui me rongeaît, à dents rapaces

~~La confiance~~ / #
J'étais si lourd, j'étais si las,
J'étais si vieux de méfiance
J'étais si lourd, j'étais si las
Du vain chemin de tous mes pas.

Je méritais si peu la merveilleuse joie
De voir tes pieds illuminer ma voie,
Que j'en reste tremblant encore et presque en larmes. / pl
Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

VI

Tu arbores parfois cette grâce bénigne
Du matinal jardin tranquille et sinueux
Qui déroule, là-bas, parmi les lointains bleus,
Ses doux chemins courbés en cols de cygne.

Et, d'autres fois, tu m'es le frisson clair
Du vent rapide et exaltant
Qui passe, avec ses doigts d'éclair,
Dans les crins d'eau de l'étang blanc.

Au bon toucher de tes deux mains
Je sens comme des feuilles
Me doucement frôler;
Que midi brûle le jardin,
Les ombres, aussitôt, recueillent

9

Les paroles chères dont ton être a tremblé:

Chaque moment me semble, grâce à toi,
Passer ainsi, divinement en moi/
Aussi, quand l'heure vient de la nuit blême,
Où tu te cèles en toi-même,
En refermant les yeux,
Sens-tu mon doux regard dévotieux,
Plus humble et long qu'une prière,
Remercier le tien sous tes closes paupières.

1/3 107

VII

Oh! laisse frapper à la porte
La main qui passe avec ses doigts futiles;
Notre heure est si unique, et le reste qu'importe,
Le reste avec ses doigts futiles.

107

Laisse passer, par le chemin,
La triste et fatigante joie,
Avec ses crécelles en main.

Laisse monter, laisse bruire
Et s'en aller le rire;
Laisse passer la foule et ses milliers de voix.

L'instant est si beau de lumière,
Dans le jardin, autour de nous/
L'instant est si rare de lumière première,
Dans notre cœur, au fond de nous/

1/3

1/3

Tout nous prêche de n'attendre plus rien,
De ce qui vient ou passe,
Avec des chansons lasses
Et des bras las par les chemins.

6

Et de rester les doux qui bénissons le jour,
Même devant la nuit d'ombre barricadée,
Aimant en nous, par dessus tout, l'idée
Que bellement, nous nous faisons de notre amour.

VIII

Comme aux âges naïfs, je t'ai donné mon cœur,
Ainsi qu'une ample fleur,
Qui s'ouvre bellement aux heures de rosée ;
Entre ses plis mouillés ma bouche s'est posée.

La fleur, je la cueillis avec des doigts de flamme ;
Ne lui dis rien : car tous les mots sont hasardeux :
C'est à travers les yeux que l'âme écoute une âme.

La fleur qui est mon cœur et mon aveu,
Tout simplement, à tes lèvres confie
Qu'elle est loyale et claire et bonne, et qu'on se fie
Au vierge amour, comme un enfant se fie à Dieu.

Laissons l'esprit fleurir sur les collines,
En de capricieux chemins de vanité
Et faisons simple accueil à la sincérité
Qui tient nos deux cœurs clairs, en ses mains cristallines ;
Et rien n'est beau comme une confession d'âmes
L'une à l'autre, le soir, lorsque la flamme
Des incomptables diamants
Brûle comme autant d'yeux
Silencieux
Le silence des firmaments.

IX

7

Le printemps jeune et bénévole
Qui vêt le jardin de beauté
Élucide nos voix et nos paroles
Et les trempe dans sa limpidité.

La brise et les lèvres des feuilles
Babillent, et lentement' effeuillent
En nous les syllabes de leur clarté.

Mais le meilleur de nous se gare
Et fuit les mots matériels;
Un simple et doux élan muet
Mieux que tout verbe amarre
Notre bonheur à son vrai ciel :
Celui de ton âme, à deux genoux,
Tout simplement, devant la mienne,
Et de mon âme, à deux genoux /
Très doucement, devant la tienne.

/,

X

Viens lentement t'asseoir
Près du parterre dont le soir
Ferme les fleurs de tranquille lumière,
Laisse filtrer la grande nuit en toi :
Nous sommes trop heureux pour que sa mer d'effroi
Trouble notre prière.

Là haut, le pur cristal des étoiles s'éclaire /
Voici le firmament plus net et translucide /:
Qu'un étang bleu ou qu'un vitrail d'abside;
Et puis voici le ciel qui regarde à travers.

Les mille voix de l'énorme mystère
Parlent autour de toi,

8

Les mille lois de la nature entière,
Bougent autour de toi,
Les arcs d'argent de l'invisible
Preignent ton âme et son ~~âme~~ pour cible,
Mais tu n'as peur, oh ! simple cœur,
Mais tu n'as ~~pas peur~~ puisque ta foi
Est que toute la terre collabore
A cet amour que fit éclore
La vie et son mystère en toi.

/ sa ferocité
/ peur

Joins donc les mains tranquillement
Et doucement adore ;
Un grand conseil de pureté
Flotte, comme une étrange aurore,
Sous les minuits du firmament.

XI

Combien elle est facilement ravie.
Avec ses yeux d'extase ignée ;
Elle, la douce et résignée
Si simplement, devant la vie.

Ce soir, comme un regard la surprenait fervente,
Et comme un mot la transportait
Au pur jardin de joie, où elle était
Tout à la fois reine et servante.

Humble d'elle, mais ardente de nous,
C'était à qui ploierait les deux genoux,
Pour recueillir le merveilleux bonheur
Qui, mutuel, nous débordait du cœur.

Nous écoutions se taire, en nous, la violence.

9

De l'exaltant amour qu'emprisonnaient nos bras
Et le vivant silence
Dire des mots que nous ne savions pas.

XII

Au temps où longuement j'avais souffert,
Où les heures m'étaient des pièges,
Tu m'apparus l'accueillante lumière
Qui luit, aux fenêtres, l'hiver,
Au fond des soirs, sur de la neige.

Ta clarté d'âme hospitalière
Frôla, sans le blesser, mon cœur,
Comme une main de tranquille chaleur / /

Puis vint la bonne confiance
Et la franchise, et la tendresse et l'alliance
Enfin, de nos deux mains amies,
Un soir de claire entente et de douce accalmie.

Depuis, bien que l'été ait succédé au gel,
En nous-mêmes, et sous le ciel,
Dont les flammes éternisées
Pavoisent d'or tous les chemins de nos pensées / 107

5

Et que l'amour soit devenu la fleur immense
Naissant du fier désir
Qui sans cesse, pour mieux encor grandir,
En notre cœur, se recommence,
Je regarde toujours la petite lumière
Qui me fut douce, la première.

XIII

Et qu'importent et les pourquoi et les raisons.

70

Et qui nous fûmes et qui nous sommes :
Tout doute est mort, en ce jardin de floraisons
Qui s'ouvre en nous et hors de nous, si loin des hommes.

Je ne raisonne pas, et ne veux pas savoir
Et rien ne troublera ce qui n'est que mystère
Et qu'élan doux et que ferveur involontaire
Et que tranquille essor vers nos parvis d'espoir.

Je te sens claire, avant de te comprendre telle ;
Et c'est ma joie, infiniment,
De m'éprouver si doucement aimant
Sans demander pourquoi ta voix m'appelle.

Soyons simples et bons — et que le jour
Nous soit tendresse et lumière servies,
Et laissons dire que la vie
N'est point faite pour un pareil amour.

XIV

A ces reines qui lentement descendent
Les escaliers en ors et fleurs de la légende,
Dans mon rêve, parfois, je t'apparie ;
Je te donne des noms qui se marient
A la beauté, à la splendeur et à la joie,
Et bruissent en syllabes de soie,
Au long des vers bâtis comme une estrade
Pour la danse des mots et leurs belles parades.

Mais combien vite on se lasse du jeu,
A te voir douce et profonde et si peu
Celle dont on enjolive les attitudes.
Ton front si clair et pur et blanc de certitude,

11

Tes douces mains d'enfant en paix sur tes genoux,
Tes seins se soulevant au rythme de ton poul,
Qui bat comme ton cœur immense et ingénu,
Oh! combien tout, hormis cela et ta prière,
Oh! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière,
Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux nus.

XV

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,
Mes plus douces pensées,
Celles que je te dis, celles aussi
Qui demeurent imprécisées
Et trop profondes pour les dire.

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire / > /
A toute ton âme, mon âme,
Avec ses pleurs et ses sourires.
Et son baiser.

Vois-tu, l'aurore naît sur la terre effacée / > /
Des liens d'ombre semblent glisser.
Et s'en aller, avec mélancolie;
L'eau des étangs s'écoule et tamise son bruit,
L'herbe s'éclaire et les corolles se déplient,
Et les bois d'or se désenlacent de la nuit.

Oh! dis, pouvoir un jour / & /
Entrer ainsi dans la pleine lumière;
Oh! dis, pouvoir un jour
Avec toutes les fleurs de nos âmes trémières,
Sans plus aucun voile sur nous,
Sans plus aucun mystère en nous,
Oh! dis, pouvoir un jour / & /
Entrer à deux dans le lucide amour!...

72

XVI

Je noie en tes deux yeux mon âme toute entière,
Et l'élan fou de cette âme éperdue,
Pour que, plongée en leur douceur et leur prière,
Plus claire et mieux trempée, elle me soit rendue,

,/

S'unir pour épurer son être
Comme deux vitraux d'or en une même abside,
Croisent leurs feux différemment lucides,
Et se pénètrent!

Je suis parfois si lourd, si las,
D'être celui qui ne sait pas
Être parfait, comme il le veut!
Mon cœur se bat contre ses vœux,
Mon cœur dont les plaintes mauvaises,
Entre des rocs d'entêtement,
Dressent, sournoisement,
Leurs fleurs d'encre ou de braise;
Mon cœur si faux, si vrai, selon les jours,
Mon cœur contradictoire,
Mon cœur exagéré toujours
De joie immense ou de crainte attentatoire.

f 3
1071

XVII

Pour nous aimer des yeux
Lavons nos deux regards, de ceux
Que nous avons croisés, par milliers, dans la vie
Mauvaise et asservie.

L'aube est en fleur et en rosée
Et en lumière tamisée

13

Très douce / 1/5
 On croirait voir de molles plumes
 D'argent et de soleil, à travers brumes,
 Frôler et caresser, dans le jardin, les mousses / 1/2
 Nos bleus et merveilleux étangs
 Tremblent et s'animent d'or miroitant / 1/5
 Des vols émeraude, sous les arbres, circulent;
 Et la clarté, hors des chemins, des clos, des haies,
 Balaie
 La cendre humide, où traîne encor le crépuscule.

XVIII

Au clos de notre amour, l'été se continue :
 Un paon d'or, là-bas, traverse une avenue ;
 Des pétales pavoisent / 1/2
 — Perles, émeraudes, turquoises —
 L'uniforme sommeil des gazons verts :
 Nos étangs bleus luisent, couverts
 Du baiser blanc des nénuphars de neige ;
 Aux quinconces, nos groseillers font des cortèges ;
 Un insecte de prisme irrite un cœur de fleur / 1/3
 De merveilleux sous bois se jaspent de lueurs ;
 Et, comme des bulles légères, mille abeilles
 Sur des grappes d'argent, vibrent, au long des treilles.
 L'air est si beau qu'il paraît chatoyant ;
 Sous les midis profonds et radiants
 On dirait qu'il remue en roses de lumière ;
 Tandis qu'au loin, les routes coutumières
 Telles de lents gestes qui s'allongent vermeils,
 A l'horizon nacré, montent vers le soleil.

14

Certes, la robe en diamants du bel été
Ne vêt aucun jardin d'aussi pure clarté.
Et c'est la joie unique éclore en nos deux âmes,
Qui reconnaît sa vie en ces bouquets de flammes.

XIX

Que tes yeux clairs, tes yeux d'été,
Me soient, sur terre,
Les images de la bonté.

/

Laissons nos âmes embrasées.
Exalter d'or chaque flamme de nos pensées

/

Que mes deux mains contre ton cœur,
Te soient, sur terre,
Les emblèmes de la douceur.

Vivons pareils à deux prières éperdues
L'une vers l'autre, à toute heure, tendues.

Que nos baisers sur nos bouches ravies,
Nous soient sur terre
Les symboles de notre vie.

XX

Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie
Dis, combien l'absence, même d'un jour,
Attriste et attise l'amour
Et le réveille, en ses brûlures endormies/

/ ?

Je m'en vais au-devant de ceux
Qui reviennent des lointains merveilleux

g

Où dès l'aube, tu es allée;
Je m'assieds sous un arbre, au détour de l'allée;
Et, sur la route, épiant leur venue,
Je regarde et regarde, avec ferveur, leurs yeux
Encor clairs de t'avoir vue.

Et je voudrais baiser leurs doigts qui t'ont touchée/
Et leur crier des mots qu'ils ne comprendraient pas. /
Et j'écoute longtemps se cadencer leurs pas. /
Vers l'ombre où les vieux soirs tiennent la nuit penchée.

XXI

En ces heures où nous sommes perdus
Si loin de tout ce qui n'est pas nous-mêmes.
Quel sang lustral ou quel baptême
Baigne nos cœurs vers tout l'amour tendus?

Joignant les mains, sans que l'on prie,
Tendant les bras, sans que l'on crie,
Mais adorant on ne sait quoi
De plus lointain et de plus pur que soi,
L'esprit fervent et ingénu/
Dites, comme on se fond, comme on se vit dans l'inconnu. /

Comme on s'abîme en la présence
De ces heures de suprême existence,
Comme l'âme voudrait des cieux
Pour y chercher de nouveaux dieux,
Oh! l'angoissante et merveilleuse joie
Et l'espérance audacieuse
D'être, un jour, à travers la mort même, la proie,
De ces offres silencieuses. /a

XXII

Oh ! ce bonheur
Si rare et si frêle parfois
Qu'il nous fait peur !

Nous avons beau taire nos voix
Et nous faire comme une tente,
Avec toute ta chevelure,
Pour nous créer un abri sûr,
Souvent l'angoisse en nos âmes fermente,

Mais notre amour étant comme un ange à genoux
Prie et supplie
Que l'avenir donne à d'autres que nous
Même tendresse et même vie /
Pour que leur sort, de notre sort, ne soit jaloux.

Et puis, aux jours mauvais, quand les grands soirs,
Illimitent, jusques au ciel le désespoir,
Nous demandons pardon à la nuit qui s'enflamme,
De la douceur de notre âme. /

XXIII

Vivons, dans notre amour et notre ardeur,
Vivons si hardiment nos plus belles pensées,
Qu'elles s'entrelacent harmonisées
A l'extase suprême et l'entière ferveur,

Parce qu'en nos âmes pareilles,
Quelque chose de plus sacré que nous,
Et de plus pur, et de plus grand s'éveille,
Joignons les mains pour l'adorer à travers nous,

*Il n'importe que nous n'ayons que cris ou larmes
Pour humblement le définir
Et que si rare et si puissant en soit le charme,
Qu'à le goûter, nos cœurs soient prêts à défaillir.
Restons quand même et pour toujours, les fous
De cet amour presque implacable,
Et les fervents, à deux genoux
Du dieu soudain qui règne en nous,
Si violent et si ardemment doux
Qu'il nous fait mal et nous, accable.*

XXIV

Titôt que nos bouches se touchent,
Nous nous sentons tant plus clairs de nous-mêmes
Que l'on dirait des dieux qui s'aiment
Et qui s'unissent en nous-mêmes;

Nous nous sentons le cœur si vivement frais
Et si renouvelés par leur lumière
Que l'univers, ^{Première} sous leur clarté, nous apparaît.

La joie est à nos yeux l'unique fleur du monde
Qui se prodigue et se féconde,
Innombrable, sur nos routes d'en bas;

Comme là haut, par tas, étangs
Sur ~~les~~ des pays de soie où voyagent des voiles
Brille la fleur myriadaire des étoiles.

L'ordre nous éblouit, comme les feux/la cendre, 107
Tout nous éclaire et nous paraît flambeau:

Nos simples mots ont un sens si beau
Que nous les répétons pour les sans cesse entendre.

Nous sommes les victorieux sublimes #
Qui conquérons l'éternité
Sans nul orgueil, et sans songer au temps minime
Et notre amour nous semble avoir toujours été.

~~XXIII~~ XXV

Pour que rien de nous deux n'échappe à notre étreinte,
Si profonde qu'elle en est sainte
Et qu'à travers le corps même, l'amour soit clair;
Nous descendons ensemble au jardin de la chair.

Tes seins sont là ainsi que des offrandes,
Et tes deux mains me sont tendues 12
Et rien ne vaut la naïve provende
Des paroles dites et entendues

L'ombre des rameaux blancs voyage
Parmi ta gorge et ton visage
Et tes cheveux dénouent leur floraison,
En guirlandes, sur les gazons.

La nuit est toute d'argent bleu,

78

La nuit est un beau lit silencieux,
La nuit douce, dont les brises vont, une à une,
Effeuiller les grands lys dardés au clair de lune.

~~III~~ ~~XXVI~~

Bien que déjà, ce soir,
L'automne ~~soit~~
Laisse aux sentes et aux orées,
Comme des mains dorées,
Lentes, les feuilles choir;
Bien que déjà l'automne,
Ce soir, avec ses bras de vent,
Moissonne |
Sur les rosiers fervents,
Les pétales et leur pâleur,
Ne laissons rien de nos deux âmes.
Tomber soudain avec ces fleurs.

Mais tous les deux, autour des flammes.
De l'âtre en or de souvenir,
Mais tous les deux, blotissons-nous,
Les mains au feu/et les genoux.

Contre les deuils à craindre ou à venir,
Contre le temps qui fixe/à toute ardeur/sa fin,
Contre notre terreur, contre nous-mêmes/enfin,
Blotissons-nous, près du foyer,
Que la mémoire en nous fait flamboyer.

Et si l'automne obère
A grands parcs d'ombre et d'ordres plânants,
Les bois, les pelouses et les étangs,
Que sa douleur du moins n'altère

10
10
10

pages

cachés dans l'avenir

19

L'intérieur jardin tranquillisé,
Où s'unissent dans la lumière,
Les pas égaux de nos pensées.

XXVI

Le don du corps, lorsque l'âme est donnée,
N'est rien que l'aboutissement
De deux tendresses entraînées
L'une vers l'autre, éperdument.

Tu n'es heureuse de ta chair
Si simple, en sa beauté natale,
Que pour, avec ferveur, m'en faire.
L'offre complète et l'aumône totale.

Et je me donne à toi, ne sachant rien
Sinon que je m'exalte à te connaître,
Toujours meilleure, et plus pure peut-être
Depuis que ton doux corps offrit sa fête au mien.

L'amour, oh! qu'il nous soit la clairvoyance,
Unique, et l'unique raison du cœur,
A nous, dont le plus fol bonheur
Est d'être fous de confiance.

XXVII

Fut-il en nous une seule tendresse,
Une pensée, une joie, une promesse,
Qui n'allât, d'elle-même, au devant de nos pas?

Fut-il une prière en secret entendue,
Dont nous n'ayons serré les mains tendues,
Avec douceur, sur notre sein?

20

Fut-il un seul appel, un seul dessein,
Un vœu tranquille ou violent
Dont nous n'ayons épanoui l'élan ?

100
fr

Et, nous, aimant ainsi,
Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,
Vers les doux cœurs timides et transis,
Des autres

n'ajons accéléré

Ils les ont convié, par la pensée,
A se sentir aux nôtres fiancés,
A proclamer l'amour avec des ardeurs franches,
Comme un peuple de fleurs aime la même branche,
Qui le suspend et le baigne dans le soleil ;
Et notre âme, comme agrandie, en cet éveil,
S'est mise à célébrer tout ce qui aime,
Magnifiant l'amour pour l'amour même,
Et à chérir, divinement, d'un désir fou,
Le monde entier qui se résume en nous.

18

~~XXVIII~~

IX

Le beau jardin fleuri de flammes
Qui nous semblait le double ou le miroir
Du jardin clair que nous portions dans l'âme,
Se cristallise en gel et or, ce soir.

Un grand silence blanc est descendu s'asseoir
Là-bas, aux horizons de marbre,
Vers où s'en vont, par défilés, les arbres,
Avec leur ombre immense et bleue
Et régulière, à côté d'eux.

Aucun souffle de vent, aucune haleine,
Les grands voiles du froid,

1.

Se dépliant seuls, de plaine en plaine,
Sur des marais d'argent ou des routes en croix.

Les étoiles paraissent vivre.
Comme l'acier, brille le givre /;
A travers l'air translucide et glacé / /;
De clairs métaux pulvérisés
A l'infini, semblent neiger
De la pâleur d'une lune de cuivre / /;
Tout est scintillement dans l'immobilité.

Et c'est l'heure divine, où l'esprit est hanté
Par ces mille regards que projette sur terre,
Vers les hasards de l'humaine misère,
La bonne et pure et interchangeable éternité.

XXX 107

S'il arrive jamais
Que nous soyons, sans le savoir
Souffrance / ou peine / ou désespoir 107 19
L'un pour l'autre; s'il se faisait
Que la fatigue ou le banal plaisir
Détendissent en nous l'arc d'or du haut désir;
Si le cristal de la pure pensée
Doit en nos cœurs tomber et se briser / /;

Si malgré tout, je me sentais
Vaincu pour n'avoir pas été
Assez en proie à la divine immensité
De la bonté;
Alors, oh! serrons-nous comme deux fous sublimes.
Qui sous les cieus cassés, se cramponnent aux cimes.
Quand même — Et d'un unique essor
L'âme en soleil, s'exaltent dans la mort.

22

faux t'h

LES HEURES D'APRÈS-MIDI

belle par

I

L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,
Poser ses mains, sur le front nu de notre amour,
Et, de ses yeux moins vifs, l'a regardé.

Et, dans le beau jardin que Juillet a ridé,
Les fleurs, les bosquets et les feuilles vivantes
Ont laissé choir un peu de leur force fervente,
Sur l'étang pâle et sur les chemins doux.

Parfois, le soleil marque, âpre et jaloux,
Une ombre dure, autour de sa lumière.
Pourtant, voici toujours les floraisons trémières
Qui persistent à se darder vers leur splendeur,
Et les saisons ont beau peser sur notre vie,
Toutes les racines de nos deux cœurs
Plus que jamais plongent inassouvies,
Et se crispent et s'enfoncent, dans le bonheur.

Oh, ces heures d'après-midi ceintes de roses
Qui s'enlacent autour du temps et se reposent,
La joue en fleur et feu, contre son flanc transi !

Et rien, rien n'est meilleur que se sentir ainsi,
Heureux et clairs encor, après combien d'années ?
Mais si tout autre avait été la destinée
Et que, tous deux, nous eussions dû souffrir /
— Quand même ! — Oh j'eusse aimé, vivre et mourir
Sans me plaindre, d'une amour obstinée.

Devenir en route

belle par

II

23

versos riches

Roses de Juin, vous les plus belles,
 Avec vos cœurs de soleil transpercés ;
 Roses violentes et tranquilles, et telles
 Qu'un vol léger d'oiseaux sur les branches posés ;
 Roses de Juin et de Juillet, droites et neuves,
 Bouches, baisers qui tout à coup s'émeuvent
 Ou s'apaisent, au va et vient du vent,
 Caresse d'ombre et d'or, sur le jardin mouvant ;
 Roses d'ardeur muette et de volonté douce,
 Roses de volupté en vos maisons de mousse,
 Vous qui passez les jours du plein été
 A vous aimer, dans la clarté ;
 Roses vives, fraîches, magnifiques, toutes nos roses,
 Oh ! que pareils à vous nos multiples désirs,
 Dans la chère fatigue ou le tremblant plaisir
 S'entr'aiment, s'exaltent ou se reposent !

III

Si d'autres fleurs décorent la maison
 Et la splendeur du paysage,
 Les étangs purs luisent toujours dans le gazon,
 Avec les grands yeux d'eau de leur mouvant visage.
 Dites de quels lointains profonds et inconnus,
 Tant de nouveaux oiseaux sont-ils venus,
 Avec du soleil sur leurs ailes ?
 Juillet a remplacé Avril dans le jardin
 Et les tons bleus par les grands tons incarnadins. / 1,
 L'espace est chaud et le vent frêle ;
 Mille insectes brillent dans l'air/joyeusement. / 1,
 Et l'été passe, en sa robe de diamants.
 Et d'étincelles.

15
p. 143

24

IV

L'ombre est lustrale et l'aurore irisée,
De la branche d'où s'envole là-haut,
L'oiseau,
Tombent des gouttes de rosée.

Une pureté lucide et frêle
Orne le matin si clair

Que des prismes semblent briller dans l'air.
On écoute une source, on entend un bruit d'ales / ai /.

Oh! que tes yeux sont beaux, à cette heure première
Où nos étangs d'argent luisent dans la lumière
Et reflètent le jour qui se lève là-bas.
Ton front est radieux et ton artère bat.
La vie intense et bonne et sa force divine
Entrent si pleinement, tel un battant bonheur,

En ta poitrine,
Que pour en contenir l'angoisse et la fureur,
Tes mains soudain prennent mes mains
Et les appuyent comme avec peur,
Contre ton cœur.

V

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps, dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle.



L'espace entre ses bras de bougeant de clarté,

Ivre et fervent et sanglotant ~~me~~ ^{me} exalté,

Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,

Avec des cris captifs que délivraient mes pas.

Je t'apporte la vie et la beauté des plaines;

Respire-les sur moi à franche et bonne haleine,

Les origans ont caressé mes doigts, et l'air

Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.

VI

Asseyons-nous tous deux près du chemin,

Sur le vieux banc rongé de moisissures,

Et que je laisse, entre tes deux mains sûres,

Longtemps s'abandonner ma main.

Avec ma main qui longtemps s'abandonne

A la douceur de se sentir sur tes genoux,

Mon cœur aussi, mon cœur fervent et doux

Semble se reposer, entre tes deux mains bonnes.

Et c'est la joie intense et c'est l'amour profond

Que nous goûtons à nous sentir si bien ensemble,

Sans qu'un seul mot trop fort sur nos lèvres ne tremble,

Ni même qu'un baiser n'aille brûler ton front.

Et nous prolongerions l'ardeur de ce silence

Et l'immobilité de nos muets désirs,

N'était que tout à coup à les sentir frémir

Je n'éteigne, sans le vouloir, tes mains qui pensent;

Tes mains, où mon bonheur entier reste celé

Et qui jamais, pour rien au monde,

N'attenteraient à ces choses profondes

Dont nous vivons, sans en devoir parler.

26

VII

Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras,
Mon front fiévreux et mes yeux las;
Très doucement, plus doucement encore,
Baise mes lèvres, et dis-moi
Ces mots plus doux à chaque aurore,
Et quand me les dit ta voix /
Et que tu t'es donnée, et que je t'aime encore,
Le jour surgit maussade et lourd; la nuit
Fut de gros rêves traversée;
La pluie et ses cheveux fouettent notre croisée
Et l'horizon est noir de nuages d'ennui.

Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras.
Mon front fiévreux et mes yeux las;
C'est toi qui m'es la bonne aurore,
Dont la caresse est dans ta main
Et la lumière en tes paroles douces:
Voici que je renais, sans mal et sans secousse,
Au quotidien travail qui trace, en mon chemin,
Son signe,
Et me fait vivre, avec la volonté,
D'être une arme de force et de beauté,
Aux poings d'or d'une vie insigne.

VIII

Dans la maison où notre amour a voulu naître,
Avec les meubles chers peuplant l'ombre et les coins,
Où nous vivons à deux, ayant pour seuls témoins
Les roses qui nous regardent par les fenêtres.

27

Il est des jours choisis, d'un si doux réconfort
Et des heures d'été, si belles de silence,
Que j'arrête parfois le temps qui se balance,
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or.

Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre
Que le bonheur qui nous frôle n'entend plus rien / /
Sinon les battements de ton cœur et du mien
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre.

IX

Le bon travail, fenêtre ouverte,
Avec l'ombre des feuilles vertes.
Et le voyage du soleil
Sur le papier vermeil
Maintient la douce violence
De son silence,
En notre bonne et pensive maison.

Et vivement les fleurs se penchent,
Et les grands fruits luisent, de branche en branche,
Et les merles et les bouvreuils et les pinsons
Chantent et chantent
Pour que mes vers éclatent
Clairs et frais, purs et vrais,
Ainsi que leurs chansons
Leur chair dorée et leurs pétales écarlates.

Et je te vois passer dans le jardin, là-bas,
Parfois à l'ombre et au soleil mêlée;
Mais ta tête ne se retourne pas,
Pour que l'heure ne soit troublée
Où je travaille, avec mon cœur jaloux,
A ces poèmes francs et doux.

X

Toute croyance habite au fond de notre amour,
 On lie une pensée ardente aux moindres choses :
 A l'éveil d'un bourgeon, au déclin d'une rose,
 Au vol d'un frêle et bel oiseau qui, tour à tour,
 Arrive ou disparaît, dans l'ombre ou la lumière.
 Un nid, qui se disloque au bord moussu d'un toit
 Et que le vent saccage, emplit l'esprit d'effroi.
 Un insecte qui mord le cœur des fleurs trémières.
 Epouvante : tout est crainte ; tout est espoir.

Que la raison, avec sa neige âpre et calmante,
 Refroidisse soudain ces angoisses charmantes,
 Qu'importe, acceptons-les sans trop savoir
 Le faux, le vrai, le mal, le bien qu'elles présagent ;
 Soyons heureux de nous sentir enfants,
 Pour croire à leur pouvoir fatal ou triomphant ;
 Et gardons-nous, volets fermés, des gens trop sages.

XI

L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles ;
 Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,
 Se mêle à la ferveur de notre être exalté.
 Ceux qui vivent d'amour, vivent d'éternité.

Il n'importe que leur raison adhère ou raille
 Et leur tende, debout, sur ses hautes murailles,
 Au long des quais et des hâvres ses flamblaux clairs ;
 Eux, sont les voyageurs d'au delà de la mer.

Ils regardent le jour luire de plage en plage,
 Très loin, plus loin que l'océan et ses flots noirs ;
 La fixe certitude et le tremblant espoir

29

Pour leurs regards ardents ont le même visage.

Heureux et clairs, ils croient, avec avidité;
Leur cœur est la profonde et soudaine clarté
Dont ils brûlent le front des plus hautains problèmes;
Et pour savoir le monde, ils ne scrutent qu'eux-mêmes.

Ils vont, par des chemins lointains, choisis par eux,
Vivant des vérités que leur disent leurs yeux
Simples et nus, profonds et doux comme l'aurore;
Et pour eux seuls, les paradis chantent encore.

XII

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume :
Tout est si calme et consolant, ce soir,
Et le silence est tel, que l'on entendrait choir
Des p/umes.

C'est la bonne heure où, doucement,
S'en vient la bien-aimée,
Comme la brise ou la fumée,
Tout doucement, tout lentement.
Elle ne dit rien d'abord — et je l'écoute;
Et son âme, que j'entends toute,
Je la surprends luire et jaillir/
Et je la baise sur les yeux.

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume,
Où les aveux
De s'être aimés le jour durant,
Du fond du cœur profond mais transparent,
S'exhument.

Et l'on se dit les simples choses :

12
10
1e
12

30

Le fruit qu'on a cueilli dans le jardin ;
La fleur qui s'est ouverte,
D'entre les mousses vertes ;
Et la pensée éclore, en des émois soudains,
Au souvenir d'un mot de tendresse fanée
Surpris au fond d'un vieux tiroir,
Sur un billet de l'autre année.

XIII

Les baisers morts des défunes années
Ont mis leur sceau sur ton visage,
Et, sous le vent morne et rugueux de l'âge,
Bien des roses parmi tes traits, se sont fanées.

Je ne vois plus ta bouche et tes grands yeux
Luire, comme un matin de fête,
Ni, lentement, se reposer ta tête,
Dans le jardin massif et noir de tes cheveux.

Tes mains chères qui demeurent si douces
Ne viennent plus comme autrefois,
Avec de la lumière au bout des doigts, / 1,
Me caresser le front, comme une aube les mousses.

Ta chair frêle et jeune et belle, ta chair
Que je parais de mes pensées,
N'a plus sa fraîcheur pure de rosée,
Et tes bras ne sont plus pareils aux rameaux clairs.

Tout tombe, hélas, et se fane sans cesse ;
Tout est changé, même ta voix,
Ton corps s'est affaissé comme un pavois,
Pour laisser choir les victoires de la jeunesse.
Mais néanmoins, mon cœur ferme et fervent te dit :

31

ans jour à jour alourdis,

Que m'importent les ~~deuil mornes et engourdis,~~
Puisque je sais que rien au monde
Ne troublera jamais notre être exalté
Et que notre âme est trop profonde
Pour que l'amour dépende encor de la beauté.

XIV

/ci

Voilà quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes
Usent l'amour le plus tenace et le plus fort.

Je te regarde, et tous les jours je te découvre,
Tant est intime ou ta douceur ou ta fierté :
Le temps, certes, obscurcit les yeux de ta beauté,
Mais exalte ton cœur dont le fond d'or s'entr'ouvre.

Tu te laisses naïvement approfondir,
Et ton âme, toujours, paraît fraîche et nouvelle ;
Les mâts au clair, comme une ardente caravelle,
Notre bonheur parcourt les mers de nos désirs.

C'est en nous seuls que nous ancrons notre croyance,
A la franchise nue et l'entière bonté ;
Nous agissons et nous vivons dans la clarté
D'une joyeuse et translucide confiance.

Ta force est d'être frêle et pure infiniment ;
De traverser, le cœur en feu, tous chemins sombres,
Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre,
Toutes les fleurs de l'aube en ton âme d'enfant.

XV

J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie

32

Comme un soleil fané avant qu'il ne fût nuit,
Le jour qu'avec ses bras de plomb, la maladie
M'a lourdement traîné vers son fauteuil d'ennui.

Les fleurs et le jardin m'étaient crainte ou fallace;
Mes yeux souffraient à voir flamber les midis blancs,
Et mes deux mains, mes mains, semblaient déjà trop lasses
Pour retenir captif notre bonheur tremblant.

Mes désirs n'étaient plus que des plantes mauvaises,
Ils se mordaient entre eux comme au vent les chardons;
Je me sentais le cœur à la fois glace et braise
Et tout à coup aride et rebelle aux pardons.

Mais tu me dis le mot qui bellement console
Sans le chercher ailleurs que dans l'immense amour;
Et je vivais avec le feu de ta parole
Et m'y chauffais, la nuit, jusqu'au lever du jour.

L'homme diminué que je me sentais être
Pour moi-même et pour tous, n'existait ~~plus~~ pour toi;
Tu me cueillais des fleurs au bord de la fenêtre,
Et je croyais en la santé, avec ta foi.

/ pas

Et tu me rapportais, dans les plis de ta robe,
L'air vivace, le vent des champs et des forêts,
Et les parfums du soir ou les odeurs de l'aube,
Et le soleil, en tes baisers profonds et frais.

XVI

Tout ce qui vit autour de nous,
Sous la douce et fragile lumière,
Herbes frêles, rameaux tendres, roses trémières,
Et l'ombre qui les frôle et le vent qui les noue,
Et les chantants et sautillants oiseaux

83

Qui follement s'essaient,
Comme des grappes de joyaux,
Dans le soleil/
Tout ce qui vit au beau jardin vermeil,
Ingénument, nous aime/
Et nous
Nous aimons tout.

13
107

Nous adorons le lys que nous voyons grandir
Et les hauts tournesols plus clairs que le Nadir
— Cercles environnés de pétales de flammes —
Brûlent, à travers leur ardeur, nos âmes.

Les fleurs les plus simples, les flox et les lilas,
Au long des murs, parmi les pariétaires,
Croissent, pour être proches de nos pas;
Et les herbes involontaires,
Dans le gazon où nous avons passé,
Ouvrent les yeux mouillés de leur rosée.

Et nous vivons ainsi avec les fleurs et l'herbe,
Simples et purs, ardents et exaltés,
Perfus/dans notre amour, comme/dans l'or, les gerbes, / d/13/
Et doucement, laissant le bel été,
Avec ses conseils clairs, séduire et argenter
Nos chairs, nos cœurs, et nos deux volontés.

XVII

Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,
Avec mon être entier tendu comme un flambeau/
Vers ta bonté et vers ta charité
Sans cesse inassouvies,
Je t'aime et te louange et je te remercie.

108

3/4

D'être venue, un jour, si simplement,
Par les chemins du dévouement,
Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.

Depuis ce jour,
Je sais, oh! quel amour
Candide et clair ainsi que la rosée,
Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.
Je me sens tien, par tous les liens brûlants.
Qui rattachent à leur brasier les flammes;
Toute ma chair, toute mon âme,
Monte vers toi, d'un inlassable élan;
Je ne cesse de longuement me souvenir
De ta ferveur profonde et de ton charme,
Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'emplir.
Délicieusement, d'inoubliables larmes.

1/2
1/2

Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,
Avec le désir fier d'être à jamais celui
Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.
Toute notre tendresse autour de nous flamboie;
Tout écho de mon être à ton appel répond;
L'heure et unique et d'extase solennisée
Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à ~~toucher~~ ton front,
Comme s'ils frôlaient l'âme en fleur de tes pensées.

Frôler

XVJII

Les jours de fraîche et tranquille santé,
Lorsque la vie est belle ainsi qu'une conquête,
Le bon travail prend place à mes côtés,
Comme un ami qu'on fête.
Il vient des pays doux et rayonnants,
Avec des mots plus clairs que les rosées,

Comme s'ils y ^{frôlaient} ~~frôlaient~~ l'aile de tes pensées.
Douce maison de tes pensées.

38

Pour y sertir, en les illuminant,
Nos sentiments et nos pensées.

Il saisit l'être en un tourbillon fou ;
Il érige l'esprit, sur de géants pilastres ;
Il lui verse le feu qui fait vivre les astres ;
Il apporte le don d'être Dieu tout à coup.

Et les transports fiévreux et les affres profondes,
Tout sert à sa tragique volonté
De rajeunir le sang de la beauté,
Dans les veines du monde.

Je suis à sa merci, comme une ardente proie.

Aussi, quand je reviens, bien que lassé et lourd,
Vers le repos de ton amour,
Avec les feux de mon idée ample et suprême,
Me semble-t-il — Oh ! qu'un instant —
Que je t'apporte, en mon cœur haletant,
Le battement de cœur de l'univers lui-même.

XIX

Je suis sorti des bosquets du sommeil,
Morose un peu de t'avoir délaissée,
Sous leurs branches et leurs ombres tressées,
Loin du joyeux et matinal soleil.

Déjà luisent les flox et les roses trémières ;
Et je m'en vais par le jardin, songeant
A des vers clairs de cristal et d'argent
Qui tinteraient, dans la lumière.

Puis tout à coup, je m'en reviens vers toi,
Avec tant de ferveur et tant d'émoi

96

Qu'il me semble que ma pensée,
De loin, subitement, a déjà traversé,
Pour provoquer ta joie et ton réveil,
Toute l'ombre feuillue et lourde du sommeil.

Et quand je te rejoins dans notre maison tiède
Que l'ombre et le silence encore possèdent,
Mes baisers francs, mes baisers clairs,
Sonnent, comme une aubade, aux vallons de ta chair.

XX

Hélas ! lorsque le plomb des maladies,
Avec mon sang torpide et lourd,
Avec mon sang de jour en jour
Plus torpide et plus lourd,
Coulait, parmi mes veines engourdies ;

Lorsque mes yeux, mes pauvres yeux,
Sur mes longues mains pâles
Suivaient, avec hargne, les empreintes fatales,
Du mal insidieux ;

Lorsque ma peau séchait comme une écorce,
Que je n'avais plus même assez de force
Pour imprimer ma bouche en feu, contre ton cœur,
Et baiser là, notre bonheur ;

Lorsque les jours mornes et identiques
Rongeaient ma vie, avec morosité,
Jamais je n'aurais pu trouver la volonté
Et la force de me dresser stoïque.

Si tu n'avais versé dans mon corps quotidien,
Avec tes mains patientes, douces, sereines,

87

A chaque heure des si longues semaines,
L'héroïsme secret qui ~~régnait~~ dans le tien. *1 coulait*

XXI

Le clair jardin c'est la santé,
Il la prodigue, en sa clarté,
Au va et vient de ses milliers de mains,
De branches et de feuilles.
Et la bonne ombre, où il accueille,
Après de longs chemins,
Nos pas,
Verse, à nos membres las,
Une force vivace et douce
Comme ses mousses.
Quand l'étang joue avec le vent et le soleil,
Un cœur vermeil
Semble habiter au fond de l'eau
Et battre, ardent et jeune, avec le flot ;
Et les glaïeuls dardés et les roses ferventes,
Qui dans leur splendeur bougent,
Tendent, du bout de leurs tiges vivantes,
Leurs coupes d'or et de sang rouge.
Le jardin clair c'est la santé.

XXII

C'était en juin, dans le jardin,
C'était notre heure et notre jour ;
Et nos yeux regardaient, avec un tel amour,
Les choses,
Qu'il nous semblait que doucement s'ouvraient.

38

Et nous voyaient et nous aimaient
Les roses.

Le ciel était plus pur qu'il ne le fut jamais :
Les insectes et les oiseaux
Volaient dans l'or et dans la joie
D'un air frêle comme la soie ;
Et nos baisers étaient si beaux
Qu'ils exaltaient et la lumière et les oiseaux.

On eut dit un bonheur qui tout à coup s'azure.
Et veut le ciel entier pour resplendir ;
Toute la vie entrant, par de douces brisures,
Dans notre être, pour le grandir.

Et ce n'étaient que cris invocatoires,
Et fous élans et prières et vœux,
Et le besoin, soudain, de recréer des dieux,
Afin de croire.

XXIII

Et te donner ne suffit plus, tu te prodigues :
L'élan qui t'emporte à nous aimer plus fort, toujours,
Bondit et rebondit, sans cesse et sans fatigue,
Toujours plus haut vers le grand ciel du plein amour.

Un serrement de mains, un regard doux t'enfièvre ;
Et ton cœur m'apparaît si soudainement beau
Que j'ai crainte, parfois, de tes yeux et tes lèvres,
Et que j'en sois indigne et que tu m'aimes trop.

Ah ! ces claires ardeurs de tendresse trop haute
Pour le pauvre être humain qui n'a qu'un pauvre cœur
Tout mouillé de regrets, tout épineux de fautes,
Pour les sentir passer et se résoudre en pleurs /.

39

XXIV

O le calme jardin d'été où rien ne bouge !
Sinon là-bas, vers le milieu
De l'étang clair et radieux,
Pareils à des langues de feu,
Des poissons rouges.

Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées
Calmes et apaisées
Et lucides — comme cette eau
De confiance et de repos.

Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent
Au brusque et merveilleux soleil,
Parmi les ~~jeunes~~ verts et les blanches coquilles
Et les ronds d'or, immobiles
Autour des bords vermeils.

Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,
Dans la fraîcheur et la splendeur
Qui les effleure,
Sans crainte aucune et sans souci,
Qu'ils ramènent, du fond à la surface,
D'autres regrets que des regrets fugaces.

XXV

Comme à d'autres, l'heure et l'humeur :
L'heure morose ou l'humeur malévole
Nous ont, de leurs sceaux noirs, marqué le cœur ;
Mais, néanmoins, jamais,
Même les soirs des jours mauvais,
Nos cœurs ne se sont dit les fatales paroles.

Non loin des bords verts et des

*fiéris
pierres*

110

La sincérité claire, ardente, illuminée,
Nous fut joie et conseil,
Si bien que notre âme passionnée
Toujours s'y retrempa, comme en un flux vermeil,
Et nous nous sommes dit nos plus pauvres misères,
Les égrenant comme un âpre rosaire,
L'un devant l'autre, en sanglotant d'amour ;
Et doucement et tour à tour
Sur nos lèvres qui les disaient d'une voix haute
Nos deux bouches, à chaque aveu, baisaient nos fautes.

Ainsi,
Très simplement, sans lâcheté ni sans blasphème,
Nous nous sommes sauvés du monde et de nous-mêmes,
Nous épargnant les deuils et les rongeurs soucis,
Et regardant notre âme renaitre,
Comme renait après la pluie,
Quand le soleil la chauffe et doucement l'essuie,
La pureté de verre et d'or d'une fenêtre.

XXVI

Les barques d'or du bel été
Qui partirent, folles d'espace,
S'en reviennent mornes et lasses,
Des horizons ensanglantés.
A coups de rames monotones,
Elles s'avancent sur les eaux ;
On croirait voir des berceaux
Où dormiraient les fleurs d'automne.
Tiges de lys au beau front d'or,

41

Toutes vous gisez abattues ;
Seules, les roses s'évertuent
A vivre, au delà de la mort.

Qu'importe à leur beauté plénière
Qu'octobre luise ou bien avril :
Leur désir simple et puéril
Boit, jusqu'au sang, toute lumière.

Même aux jours noirs, quand meurt le ciel,
Sous la nuée âpre et hagarde,
Sitôt qu'une clarté se darde
Elles s'exaltent vers Noël.

Vous, nos âmes, faites comme elles ;
Elles n'ont pas l'orgueil des lys,
Mais détiennent, entre leurs plis,
L'ardeur sacrée et immortelle.

XXVII

Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeurs des âmes,
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes
Celles du soir/de l'aube ou du midi des jours.

Tu marches aveuglé par ta propre lumière,
Dans le torride azur, sous les grands cieus cintrés,
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.

Car aimer c'est agir et s'exalter sans trêve ;
O toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,
A quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?
Je t'aime tout entière, avec mon être entier.

42

XXVIII

L'immobile beauté :
Des soirs d'été,
Sur les gazons où ils s'éploient,
Nous offre le symbole
Sans geste vain, ni sans parole,
Du repos dans la joie.

Le matin jeune et ses surprises
S'en sont allés, avec les brises ;
Midi lui-même et les pans de velours
De ses vents chauds, de ses vents lourds :
Ne tombe plus, sur la plaine torride ;
Et voici l'heure où, lentement, le soir,
Sans que bouge la branche ou que l'étang se ride,
S'en vient, du haut des monts, dans le jardin/s'asseoir. /

O la planité d'or/à l'infini des eaux,
Et les arbres et leurs ombres/ sur les roseaux, 10/18
Et le tranquille et somptueux silence,
Dont nous goûtons alors

Si fort
L'immuable présence,
Que notre vœu serait d'en vivre ou d'en mourir # 18
Et d'en revivre,
Comme deux cœurs inlassablement ivres
De lumières, qui ne peuvent périr!

XXIX

Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles
Que sans doute les fleurs qui se penchaient vers nous,
Soudain nous ont aimé et que l'une d'entre elles,
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux..

Vous me parliez des temps prochain où nos années,
Comme des fruits trop mûrs se laisseraient cueillir ;
Comment éclaterait le glas des destinées
Et comme on s'aimerait, en se sentant vieillir.

Votre voix m'enlaçait comme une chère étreinte,
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau
Qu'en ce moment j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte,
Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau.

XXX.

« Heures du matin clair », « Heures d'après-midi »,
Heures superbement et doucement élues,
Dont la ronde s'allonge en nos sentiers tiédés
Et que nos rosiers d'or au passage saluent ;
Voici l'été qui meurt et l'automne qui naît.

Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais ?

Pourtant, si le destin, qui tient en mains les astres,
Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,
Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,

Entrelacer vos pas égaux et radieux ;
Et mêlerais-je, à votre ronde ardente et douce
Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,
— Tel un suprême, immense et souverain espoir —
Les pas et les adieux de mes « heures de soir ».

belles pages

LES HEURES CLAIRES < *cap. de 8 chap*

I
O la splendeur de notre joie.....

II
Quoique nous le voyions fleurir devant nos yeux.....

III
Ce chapiteau barbare, où des monstres se tordent....

IV
Le ciel en nuits s'est déplié..... *19*

V
Chaque heure, où je songe à ta bonté.....

VI
Tu arbores parfois cette grâce bénigne.....

VII
Oh! laisse frapper à la porte.....

VIII
Comme aux âges naïfs, je t'ai donné mon coeur,.....

X IX
Viens lentement t'asseoir.....

XI
Combien elle est facilement ravie.....

XII
Au temps où longuement j'avais souffert,....

XIII
Et qu'importent et les pourquoi et les raisons....

XIV
A ces reines qui lentement descendent.....

XV
Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,.....

XVI
Je noie en tes deux yeux mon âme toute entière.....

XVII
Pour nous aimer des yeux.....

XVIII
Au clos de notre amour, l'été se continue:.....

XIX
Que tes yeux clairs, tes yeux d'été,.....

XX
Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie.....

XXI
En ces heures où nous sommes perdus.....

XXII
Oh! ce bonheur.....

XXIII
Vivons, dans notre ardeur et notre amour.....

XXIV
Sitôt que nos bouches se touchent.....

XXV
Pour que rien de nous deux n'échappe à notre étreinte,.....

XXVI
Bien ~~à~~ /
Bien que déjà, ce soir, *19*

pt. cap. de 8 chap.

de printemps pour et hivers

XXVII
Le don du corps, lorsque l'âme est donnée,.....
XXVIII
Fut-il en nous une seule tendresse,.....
XXIX
Le beau jardin fleuri de flamme.....
XXX
S'il arrive jamais.....

LES HEURES D'APRES-MIDI

cap. de J. Chab

I
L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,.....
II
Roses de juin, vous les plus belles,..... *18*
III
Si d'autres fleurs décorent la maison....
IV
L'ombre est lustrale et l'aurore irisée.....
V
Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
VI
Asseyons-nous tous deux près du chemin,.....
VII
Très doucement, plus doucement encore,.....
VIII
Dans la maison où notre amour a voulu naître,..... *19*
IX
Le bon travail, fenêtre ouverte,.....
X
Toute croyance habite au fond de notre amour,....
XI
L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étoiles;.....
XII
C'est la bonne heure, où la lampe s'allume:.....
XIII
Les baisers morts des défuntés années.....
XIV
Voici quinze ans déjà que nous pensons d'accord;.....
XV
J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie....
XVI
~~Tout ce qui vit autour de nous,.....~~
XVII
Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,.....
XVIII
Les jours de fraîche et tranquille santé,.....
XIX
Je suis sorti des bosquets du sommeil,..... *18*
XX
Hélas! lorsque le plomb des maladies,.....
XXI
Le clair jardin, c'est la santé.....
XXII
C'était en juin, dans le jardin,.....
XXIII
Et te donner ne suffit plus, tu te prodigues:.....

resep. de J. Chab. May



ind. esp. de P. Dutilleul

XXIV
O le calme jardin où rien ne bouge!.....
XXV
Comme à d'autres, l'heure et l'humeur:.....
XXVI
Les barques d'or du bel été.....
XXVII
Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des âmes,....
XXVIII
L'immobile beauté.....
XXIX
Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles....
XXX
"Heures du matin clair", "Heures d'après-midi",.....



